

Jacques SOJCHER, philosophe, professeur émérite de l'ULB

✓ Comment devient-on philosophe?

Jacques SOJCHER: C'est par le biais de la littérature que je suis devenu philosophe. Quand, dans les classes terminales, on lit CAMUS, SARTRE, MALRAUX, Paul NIZAN ou d'autres auteurs philosophes-écrivains, ou écrivains à portée philosophique, on acquiert un goût pour ce type d'approche et de questionnement. Cela correspond aussi à des questions que tout adolescent se pose. Je me suis inscrit à l'Université à la fois en romane et en philosophie. Je me suis rendu compte que les vrais cours de littérature, c'était un professeur de philosophie, Jean PAUMEN, qui les donnait. Dans ses cours, il parlait de HEIDEGGER, JASPERS ou NIETZSCHE, mais également de Louis GUILLOUX, DOSTOÏEVSKI, MELVILLE ou JAMES. Ma passion philosophique, c'était NIETZSCHE et ma passion littéraire, BECKETT. Je suis toujours resté dans ce champ d'un entre-deux, entre littérature et philosophie.



Photos: François TEFNIN

✓ Quel a été votre parcours?

JS: Après l'Athénée Léon LEPAGE, où je ne suis pas resté longtemps parce que j'ai été mis à la porte pour "mauvaise" conduite, j'ai poursuivi mes études à l'Athénée Royal de Bruxelles, une école plus anarchique qui me convenait mieux, puis à l'ULB, où j'ai fait les romanes et puis la philosophie. Ensuite, j'ai été professeur à l'Athénée Royal d'Enghien pendant 4

ans: j'y enseignais le français et la morale laïque dans les classes terminales. Ensuite, j'ai été nommé assistant en 1968, un peu à la faveur des contestations des étudiants, dont l'une des revendications était un encadrement plus large. En 1969, j'ai été nommé chargé de conférence. J'ai passé ma thèse de doctorat sur NIETZSCHE, PASCAL et "l'oubli", et après je suis devenu professeur ordinaire de philosophie à l'ULB. Depuis le 1^{er} octobre 2004, je suis à la fois pensionné, retraité, émérite et médaillé.

✓ Enseigner la philosophie, qu'est-ce que cela représentait pour vous?

JS: C'est assez compliqué d'enseigner la philosophie en Belgique, les prérequis manquent puisqu'il n'y a pas de cours de philosophie obligatoire dans le secondaire. Beaucoup d'étudiants qui arrivent à l'Université - sauf s'ils ont eu la chance d'avoir un cours de philosophie, ou des notions dans les cours de religion, de morale ou même de français - n'ont jamais lu ni entendu parler d'un seul philosophe! La difficulté est le vocabulaire, la terminologie, alors que dans toute autre discipline, il y a déjà un prérequis. Le cours magistral de philosophie morale que je donnais ne voulait pas être un annuaire téléphonique où on passe de PLATON à Gilles DELEUZE en 30 leçons. Je préférerais réduire ce cours à quelques figures marquantes, sur le thème "Y a-t-il un fondement de la morale?". Si oui, il est religieux, métaphysique, scientifique, idéologique... S'il y a une crise du fondement, chacun a-t-il sa morale "à la carte"? On trouve alors NIETZSCHE, LEVINAS, HABERMAS et toutes ces tentatives contemporaines pour essayer de déplacer le fondement, de refonder autrement la morale. Cette question est très actuelle, parce qu'il y a une crise des valeurs, qu'on ne sait plus "à quel saint se vouer"... même à l'intérieur d'une foi.

✓ Selon vous, que peut apporter aujourd'hui la philosophie aux jeunes pour affronter l'individualisme contemporain?

JS: D'abord, la philosophie n'est pas le salut, il faut être modeste! La philosophie, c'est un point de vue critique, un certain déploiement de la question, un esprit libre-exaministe; c'est aussi une information: il y a une histoire des "systèmes" philosophiques. Le grand déficit de l'enseignement aujourd'hui, ce sont les cours d'histoire, qui sont très défaillants. Si on ne connaît pas ses origines, sa propre histoire, les traditions religieuses ou laïques, c'est très compliqué de



comprendre d'où on vient, et donc qui on est et où on va! Et bien entendu, si on ne connaît pas sa propre histoire ni celle des autres, tous les malentendus sont possibles! C'est pourquoi, indépendamment des cours dits philosophiques, je plaide pour un cours de philosophie au lycée, qui soit en même temps une étude des religions et de la citoyenneté. Mais pas dans un esprit de catéchèse. Je ne suis pas croyant, mais je ne vais pas dire que le christianisme, le judaïsme, l'islam n'ont pas apporté quelque chose de fondamental dans la constitution même de notre identité, dans notre rapport à l'autre. Nous sommes les héritiers du christianisme, du judaïsme, de la pensée grecque, des Lumières... Certes, l'Histoire ne répond pas à toutes les questions; mais, elle nous aide à avoir un esprit plus critique à une époque d'amalgame et de simplification abusive. Ce n'est pas la religion qui est dangereuse, c'est l'amalgame politico-religieux qui doit être dénoncé! Un esprit philosophique doit aujourd'hui, plus que jamais, combattre les simplifications et les trois menaces dans lesquelles nous sommes pris: *les intégrismes*, religieux ou nationalistes, ou les deux à la fois; *le triomphe du grand marché, de l'homme-produit*; c'est la réification, le matérialisme le plus cynique, qui donne de l'eau au moulin des intégrismes. La troisième menace, c'est *le jeunisme*, c'est-à-dire "Te prends pas la tête, viens pas avec tes questions, moi je suis cool...", c'est l'indifférence de jeunes... et de beaucoup de moins jeunes. On se moque des questions. Ce discours se développe, parce qu'il n'y a pas d'horizon.

✓ **Être philosophe, c'est pour vous une profession, une posture, un engagement?**

JS: C'est un engagement, d'abord par rapport à un savoir, mais aussi par rapport à un savoir-vivre. Comment vivre avec ses pensées? L'idéal, difficilement atteignable, c'est que la pensée, la parole et l'acte coïncident. Si on est un philosophe en chambre qui pense et vit par procuration, - ce que la plupart des profs font, finalement, moi y compris -, c'est grisant de parler de KANT, de SPINOZA, de HEGEL... mais en même temps, c'est se réfugier derrière ces grands maîtres, ce qui dispense d'avoir sa propre pensée. De l'autre côté, uniquement être dans l'engagement sans une réflexion qui l'enracine, c'est un peu pauvre. L'idéal, c'est le savoir et le savoir-vivre, toujours remis en question l'un par l'autre.

✓ **Quelles sont vos activités aujourd'hui?**

JS: J'ai toujours eu des vies parallèles. J'ai été très heureux d'enseigner pendant 35 ans. Mais, il est temps pour tout. Je me suis beaucoup engagé dans la parole, au détriment de l'écriture. Maintenant j'écris, j'ai une nouvelle revue qui s'appelle *Ah!*, - *Ah!* comme "Ah, comme c'est étonnant!" -, une revue d'éthique et d'esthétique qui va paraître au Cercle d'Art à Paris au mois de mars prochain, et dont le premier numéro s'appelle "Oui, la philosophie!", avec une série de philosophes et de non philosophes qui disent: *oui*, ou *oui mais*, ou *oui mais non*, comme on dit en Belgique, ou *oui, peut-être*, enfin qui répondent chacun à leur manière dans un chœur discordant. Le drame des enseignants, c'est qu'en fin de carrière, ils

se retrouvent un peu isolés, sans cette tribune extraordinaire de jeunes. À ce moment-là, il y a un désœuvrement, une tristesse. Il suffit d'avoir une passion pour que le passage se fasse bien.

✓ **Comme enseignant, vous vous définissiez comme un professeur de passion?**

JS: Dans mes cours, c'était un pas de deux entre la communication d'un savoir, donc de connaissances philosophiques, littéraires ou artistiques, et, en même temps, une contagion. Je ne parlais que des auteurs qui, vraiment, m'aidaient à vivre. Évidemment, la tentation c'est d'être charismatique, d'être un maître qui impose. On est toujours, laïque ou pas, très vite le catéchisant, le moralisateur de quelque chose. Moi je voulais faire partager une passion, mais si un étudiant était allergique aux auteurs vus, c'était son droit. Je lui demandais alors à l'examen de définir pourquoi MALLARME ou DURAS lui donnaient des boutons. Alors, il proposait une contre-passion. Il y avait un débat intéressant et stimulant. Il ne s'agissait pas de répéter ma passion; l'étudiant pouvait montrer son côté réfractaire à cet enseignement.

✓ **Vous avez un regard sur l'enseignement aujourd'hui?**

JS: Cela dépend du niveau d'enseignement. Le danger de l'Université, c'est qu'elle devienne une Haute École professionnelle, c'est-à-dire que l'accueil nécessaire des techniques et des disciplines nouvelles, dans tous les domaines (linguistique, sémiotique, robotique...), risque de provoquer la disparition des cours humanistes: la philosophie, l'histoire, la littérature. Ce qui est vrai à l'Université l'est également au lycée, où il y a aussi cette tentation. Il n'y a plus de place dans l'horaire pour un cours de philosophie, parce qu'il y a des nouveautés importantes, par exemple au niveau de l'informatique, ce qui est très bien... si on réserve une place à un enseignement plus généraliste.

✓ **À votre propos, j'ai trouvé cette citation sur Internet: "Surtout, il est non conforme. À bien des égards on peut voir en lui une sorte d'histrion, un philosophe des rues". Vous vous reconnaissez?**

JS: "Histrion", c'est le mot de NIETZSCHE dans *Ecce Homo* où il dit: "Je préfère encore être pris pour un histrion que pour un fondateur de religion nouvelle". J'aime beaucoup cette idée d'une non-prise au sérieux de soi, d'un principe d'ironie sur soi-même. Quant à "philosophe des rues", j'ai une certaine méfiance pour le côté démagogique de la philosophie des rues. Par exemple, les cafés philosophiques me semblent une excellente chose comme thérapie de groupe: les gens ont le droit de prendre la parole. Je suis plus sceptique quant à la portée philosophique; on vote pour une question, on n'a pas eu le temps de l'approfondir, on parle de tout et de rien, chacun met son biographique dans le débat, il n'y a pas de décentrement... Mais si, pour certaines personnes, cela peut donner l'occasion de lire des livres, pourquoi pas cette voie-là? D'un côté, en philosophie, il y a des hyper techniciens - si l'

y a cinquante personnes qui comprennent de quoi il s'agit, c'est extraordinaire! - et de l'autre, tout le monde est philosophe - ce qui est vrai d'ailleurs, mais cela n'a pas le même sens. Donc, je ne me reconnais pas comme philosophe des rues... pas plus que comme penseur hyperconceptuel.

✓ **Dans votre parcours, quelles sont les personnes qui ont exercé un rôle important?**

JS: Il y a NIETZSCHE, Emmanuel LEVINAS... C'est un peu l'eau et le feu! Comme philosophe contemporain, Gilles DELEUZE... Il y a beaucoup d'écrivains aussi, des écrivains philosophes: MALLARME, BLANCHOT, Edmond JABES à qui je dois beaucoup... Il y a aussi des rencontres: le professeur Jean PAUMEN, qui m'a beaucoup marqué: il a enseigné pendant 30 ans à l'ULB, j'étais son assistant, c'est lui qui m'a initié à NIETZSCHE, à HEIDEGGER, il m'a donné le goût de la philosophie. Je dois aussi rendre hommage à la liberté académique. On oublie parfois qu'il y a des pays où la liberté académique n'existe pas, et c'est extrêmement précieux, une Université qui permet une grande liberté de pensée... Encore faut-il penser!

"Si professionnellement je ne faisais pas ce que je fais, j'aurais aimé..."

... faire du théâtre, être acteur, faire même du music-hall... c'est mon côté "histrionnesque"! Être un petit Woody ALLEN belge... Il y a d'ailleurs un côté acteur chez le professeur!

"Le trait de personnalité le plus important chez un enseignant, c'est..."

... le respect de l'étudiant, le respect de l'autre. Si un étudiant n'a pas réussi - il n'y a pas de péché originel pour moi ni en religion, ni dans la vie -, c'est pour différentes raisons ou circonstances, je ne vais pas l'accabler par mon mépris!

"Ma devise est..."

... "Aimer la vie", faire en sorte que les hommes et les femmes disposent des conditions sociales d'égalité minimales pour aimer la vie. Et aimer la vie, c'est aimer la nature, l'écologie, c'est aimer l'autre dans ses différences. Un jour, j'ai dit à Gabriel RINGLET: "Il ne faut pas uniquement mettre l'accent sur ce qui nous unit, ce qui est très précieux, mais aussi sur ce qui nous sépare". Si on oublie en quoi on est différents, il n'y a pas de dialogue possible. Dans le mot rencontre, il y a "contre", sans que ce soit une guerre!

"En confiant mon enfant à l'école, ce que je redouterais le plus, c'est..."

... qu'on l'ennuie et qu'on l'endoctrine!

"Pendant mes vacances, ..."

... je lis, j'écris, je vois des amis, je visite d'autres cultures. Le voyage, ce n'est pas uniquement se déplacer ailleurs! Je crois que plus un enfant "voyage", moins il est xénophobe, moins il est raciste... plus il devient, dans sa tête et son cœur, métisse, nomade. ■